

Écriture et folie

Monique Plaza, *Écriture et folie*, Coll. Perspectives critiques, P.U.F., 1986, 217 p.

Marie-Ange Depierre

Number 38, Fall 1988

La folie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Depierre, M.-A. (1988). Review of [Écriture et folie / Monique Plaza, *Écriture et folie*, Coll. Perspectives critiques, P.U.F., 1986, 217 p.] *Moebius*, (38), 107–109.

ECRITURE ET FOLIE*

Marie-Ange Depierre

Dans l'avant-propos de son ouvrage, Monique Plaza, psychotérapeute passionnée de littérature, chercheuse au C.N.R.S., situe d'emblée ses centres d'intérêt: le lecteur mais aussi l'écrivain dans le fou et le fou dans l'écrivain.

Partant de l'opposition de deux termes: «l'objectivation — que nous faisons subir au texte fou — et la cojouissance — qui s'instaure lorsqu'un écrit suscite le plaisir du lecteur», elle en tentera le rapprochement à travers trois questionnements qui constituent les trois chapitres de son ouvrage au style clair et presque trop précis pour traiter d'un sujet si complexe.

Son premier questionnement des rapports de la littérature avec la folie, du fou avec le créateur, l'amène à poser les limites de l'intelligibilité et du partage auteur / lecteur. Partant de la position double de Freud face au romancier et de la position des écrivains qui prennent la cure ou les concepts psychanalytiques comme centres de leur construction romanesque, elle en vient à poser l'autonomie du texte et le concept de «Follittérature» dont Artaud se montre l'explorateur privilégié. Monique Plaza montre bien comment les essais de Breton, Dali, Eluard, pour constituer «une esthétique folittéraire» contrastant avec l'aliénation ne pouvaient que les amener à exclure Artaud qui, lui, vivait sa folie.

Des Surréalistes, l'auteur en vient à examiner l'Art brut et ses rapports entre l'intelligible et l'inintelligible, étudiant les textes plus marginaux des «fous littéraires». De ces écrits qui se présentent «comme des corps étrangers dans le tissu textuel», des «faire-valoir», elle conclut qu'ils deviennent totalement prisonniers des critères du lecteur (d'où l'effet de transparence) et que leur objectivation est alors totale, entraînant l'objectivation de l'auteur.

* Titre du livre de Monique Plaza, Coll. Perspectives critiques, P.U.F., 1986, 217 p. Monique Plaza est aussi l'auteure d'une thèse de psychologie intitulée *Imputation de maladie mentale, témoignage de folie. La représentation de la folie chez les malades mentaux* (Nanterre, mars 1984).





Dans la deuxième partie, Monique Plaza questionne la rupture entre l'auteur fou et son lecteur. A travers une analyse formelle, elle souligne la densité, l'hétérogénéité faite de « cris et de bris », de débâcle de l'énoncé, de pléthore, du texte fou qui empêchent toute identification chez le lecteur et qui ne permettent pas le développement d'un espace fictif. Le jeu n'est plus possible et, dans la folie, la signification ne renvoie plus qu'à elle-même, à un ineffable, un indicible dans lequel l'auteur est enfermé. Le texte fou fonctionnerait alors comme un mauvais objet, un peu persécuteur par lequel le territoire intérieur du lecteur serait interpellé au niveau de ses expériences les plus refoulées, les plus catastrophiques (psychotiques) qui n'auraient pas trouvé de lieu de représentation, d'où le rejet du lecteur.

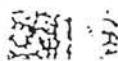
En troisième partie, la plus intéressante du point de vue littéraire, l'auteur analyse les « passerelles de la création », étudiant des textes qui ont « acclimaté » la folie, qui l'ont mise à distance, soit comme témoignages de folie, soit comme fictions littéraires où prend place l'aventure de la folie.

Véritable travail de deuil par leurs auteurs, ces textes introduisent le lecteur dans la jouissance d'une création. La folie romancée est un « lieu après-coup » où le lecteur peut s'identifier dans la crédibilité du roman (*Lol V. Skein* de M. Duras, le personnage de Septimus dans *Mrs. Dalloway* de V. Woolf, *Le Horla* de G. de Maupassant).

L'atopique devient une potentialité du lecteur où la douleur et la mort sont convoquées. Ces « livres-hache » (Kafka), ces livres dérangement réalisent le passage entre le subjectif et l'universel, le Moi et l'oubli du Moi, dans un travail d'écriture qui allie la sensibilité à la technique, débouchant sur la construction d'un véritable « dispositif » qui nous montre sur quoi s'étaye l'atopique de la folie. (P. Highsmith, *Le journal d'Edith*, H. Hesse, *Le loup des steppes*, S. Beckett, *Malone meurt*).

Incontestablement, l'ouvrage de Monique Plaza mérite une lecture. Essentiellement axé sur une seule trajectoire, le texte fou / lecteur, il a l'avantage d'apporter de la rigueur d'analyse à un domaine qui en avait peu. En effet, ou trop psychanalytiques, ou trop littéraires, beaucoup d'articles sur le thème écriture et folie, oubliaient bien souvent le rapport du lecteur au texte littéraire.

Au contraire, par son examen minutieux des textes littéraires, Monique Plaza nous introduit dans cette « écriture-polder », « terrain regagné sur l'onde de la mer-folie », en nous donnant le goût, en tant que lecteur, de nous laisser dérouter,





de nous ouvrir à «l'existence de plans d'atopique». Son ouvrage présente aussi l'avantage d'avoir une bonne bibliographie et un index des auteurs cités.

Marie-Ange Depierre

LA DIAGONALE DU FOU

Olivier Renault

Un Beaudet nous est venu. Réapparu, plutôt. Epiphanie brève, mais fulgurante. Du recueillement mono(vo)cal de Beaudet jaillit ce recueil d'interventions plurivocales et variées: les *Interventions du parlogue* ! (1) rassemblent une quinzaine d'essais déjà publiés, refusés, ou composés pour la circonstance, où le parlogue vocalise de tous les points, cardinaux bien sûr.

De petits essais à l'écriture serrée, chargée, à la syntaxe lacônisante: la qualité d'écriture et l'acuité critique de Beaudet ne permettent pas l'ennui mais le permutent en le traversant. Diffraction dans la réflexion. De quel ennui s'agit-il? Mais de la modernité, bien sûr, et de ses conséquences. Et si Barthes, de son propre aveu, s'ennuyait à mourir et avait même honte de faire rire, Beaudet rit, rarement à tort, toujours à travers. C'est là son côté jésuite.

Beaudet passe en revue (c'est son espace d'inscription) la modernité québécoise, celle qu'il admire, et celle qui, souvent, a tenté de le mettre en échec, d'où certains essais polémiques. Et sur cet échiquier de la modernité québécoise, Beaudet fait office de fou. Sa diagonale vise moins le Roy que la reine (-mère). Réévaluation du jeu, donc. Un peu comme Larose l'a fait (2), mais avec un mouvement différent: tandis que la tour de garde Larose tire frontalement à boulets rouges, Beaudet se meut à l'oblique et traverse l'échiquier de part en père. Même jeu donc, mais une autre jonglerie. Allez donc relire Lévi-Strauss.

Le fou, donc. Nul n'ignore plus, depuis Bakhtine révélé par Kristeva, l'importance que peut avoir ce personnage. Le fou, ou bouffon, tient au même titre que l'âne, le fripon et le sot, la fonction de tiers, c'est-à-dire de personnage s'immisçant dans le discours social et le faisant parler jusqu'à ce qu'il avoue